



Nénette et Boni

de Claire Denis

Fiche technique

France - 1996 - 1h43

Réalisatrice :
Claire Denis

Scénario :
Claire Denis
Jean-Pol Fargeau

Montage :
Yann Dedet

Musique :
Tindersticks

Interprètes :
Grégoire Colin
(Boni)
Alice Houri
(Nénette)
Valéria Bruni-Tédeschi
(la boulangère)
Vincent Gallo
(le boulanger)
Jacques Nolot
(Monsieur Luminaire)
Gérard Meylan
(l'oncle)
Alex Descas
(le gynécologue)



Résumé

Quartier du Canet, à Marseille. Boni vit là, dans une maison héritée de sa mère. Avec sa camionnette, il vend des pizzas tout en se livrant à de petits trafics en compagnie de quelques copains. Un jour, sa jeune sœur Nénette vient s'installer chez lui après s'être enfuie du pensionnat auquel son père - "Monsieur Luminaire" - l'avait confiée. Nénette est enceinte, et enceinte de plusieurs mois comme le révèle un examen gynécologique. Elle voudrait avorter mais il est trop tard : elle accouchera donc "sous x", abandonnant le bébé. La cohabitation avec Boni n'est pas facile. Le jeune homme a rejeté son père qui tente vainement de renouer avec ses enfants après les avoir délaissés. Il accepte Nénette à contrecœur. Il mène dans la solitude, dans le mutisme, une vie terne et tranquille qu'il nourrit de fantasmes sexuels inspirés par les appâts de la boulangère, sa voisine.

Cependant il est de plus en plus troublé, ému même par la grossesse de sa sœur. Lorsque celle-ci accouche, il se rend à l'hôpital, enlève le bébé et l'emmène dans sa maison...

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Résumer le dernier film de Claire Denis, c'est réduire son scénario à une ligne narrative simple alors qu'il est constitué de fragments divers, foisonnants, dans lesquels, le plus souvent, importe ce qui est suggéré, non ce qui est dit. Confrontations tendues entre les personnages ou moments fugaces d'émotion, l'accent est toujours mis sur ce qui relève du sensible (Boni et Nénette sont tous deux, quoique de façon différente, en manque d'affection, de tendresse, et se sont repliés sur eux-mêmes) et plus encore du sensuel (vue, toucher, tissus, peau, pâte à pain...). Aucune explication, aucune donnée psychologique ne vient éclairer de l'extérieur les relations entre les personnages. Les comportements (Nénette à l'hôpital), les gestes (M. Lampadaire s'agenouillant), les regards (Boni face à la boulangère) sont les seuls éléments que la mise en scène met en valeur, parfois (dernière scène du film notamment) à l'aide d'un gros plan. L'ensemble s'organise à la fois autour d'un mélange sans solution de continuité entre le réel et le rêve (fantasmes de Boni) et autour de la bande musicale qui "annonce" certaines scènes et leur donne un rythme spécifique. Bien évidemment, **Nénette et Boni** est à l'opposé des "films-dossiers" chers à la télévision (pour Arte, **US Go home**, en 1994, avec - déjà - Grégoire Colin et Alice Houry, n'avait rien d'un téléfilm classique) et pourtant les problèmes de ce temps sont bel et bien présents à l'écran. Famille, société : **Nénette et Boni** sont dans leurs marges. En cela, ils sont ordinaires. Une fois de plus, Claire Denis s'attache à montrer ce qu'il y a derrière une réalité d'apparence banale. Filmant **Nénette et Boni** avec respect, avec amour, elle révèle ce qu'ils sont au profond d'eux-mêmes et quels échanges mystérieux, intimes, peuvent être les leurs. (...)

Jacques Chevallier
Saison Cinématographique 1997

(...) Claire Denis a toujours préféré décrire des états, exacerber des perceptions que raconter une histoire. C'est la force de ses films précédents : **Chocolat**, **S'en fout la mort** et **J'ai pas sommeil**. Cette fois, elle choisit une forme résolument antinarrative au risque de s'enfermer parfois dans des partis pris formels rigides qui éloignent des personnages. Il faut en effet accepter de se perdre et parfois de se heurter à des longueurs pour savoir ce qui se trame dans la tête de ces deux beaux adolescents aux visages butés, Nénette et Boni, un frère et une sœur qui ne se voient plus depuis la mort de leur mère. Boni, 19 ans, vit seul, à Marseille, dans une maison vide et un peu trop grande pour lui. En dehors de son boulot de pizzaiolo, il rêve d'une autre vie, écrit, fantasme sur une boulangère appétissante (Valeria Bruni-Tedeschi). Il traîne avec des types qui trafiquent un peu. Impatient et fiévreux, Boni semble attendre désespérément que quelque chose survienne. Et puis, un jour, voilà que sa jeune sœur rebelle de 15 ans débarque sans prévenir et s'incruste dans son existence, son territoire réservé. Enceinte, Nénette a fui son père et la pension. Pourquoi vient-elle là ? Mystère. Le frère et la sœur se toisent, se font la gueule, s'évitent et sans le savoir se cherchent. Quelque chose de très fort les attire. Appelons ça les liens du sang. Ces liens indéfectibles à la fois rassurants et gênants qui vont nourrir ici une sorte de chorégraphie, le plus souvent silencieuse - ils ne sont guère plus loquaces l'un que l'autre. Avec des gestes d'approche et de repli, des feintes, des fuites. Empêtrés dans leur malaise respectif - l'un ressent au fond de lui une frustration profonde, un grand vide, l'autre refuse sa grossesse -, tous deux vont s'influencer, évoluer et finalement rompre rageusement avec ce qu'ils étaient.

Dans **Nénette et Boni**, on oscille souvent entre le rêve, le fantasme et la réalité, sans que les frontières ne soient

clairement balisées. On dérive sur des crêtes violentes, porté par un rythme fascinant, très musical, car Claire Denis privilégie toujours la matière au sens, les bruits et les couleurs (dominantes bleu et gris) à la psychologie. Même son regard sur Marseille est insolite, aux antipodes du pittoresque de carte postale. Pas d'ambiance chaude et sensuelle ni de décor bigarré (comme dans **Bye-bye**, de Dridi, par exemple). On a presque l'impression de traverser une ville du Nord. Pourtant, on sent aussi le poul de Marseille, la mer proche, la circulation du vent, des trafics de toutes sortes.

Claire Denis confirme avec **Nénette et Boni** qu'elle a un véritable talent pour faire vivre les lieux et les personnages de manière physique et charnelle. Elle façonne ses plans comme un sculpteur. Au final, elle nous offre un film qui a du corps.

Jacques Morice
Télérama Hors/Série : les 60 meilleurs films 1996/1997

"De la mort de la mère est né le chaos" : c'est ainsi qu'un carton placé en exergue pourrait ouvrir le film. Car c'est bien la disparition de la figure maternelle qui a plongé les personnages de **Nénette et Boni** dans le désarroi et la confusion. Tout le film se propose alors de remédier à ce désordre, produit par l'abandon originel.

Comme le montrait si bien **Ponette**, la mort de la mère constitue en effet l'abandon premier qui, pour l'enfant, dérègle le monde, bouleverse les repères affectifs et moraux, et, s'il n'est pas accepté ou comblé (comme on comble un manque), peut devenir mortifère à son tour. Chez Claire Denis, la mort de la mère est véritablement la matrice d'autres abandons, non moins terribles, qui figent les personnages dans un isolement malsain et entravent

tout épanouissement de leur être. Ainsi, depuis la mort de sa femme, le père a démissionné de ses fonctions de parent, et, en un sens, a abandonné sa paternité ; Nénette décide, au moment où démarre le film, d'abandonner son foyer pour, *in fine*, abandonner son enfant; et Boni, coupé de la réalité, s'abandonne à ses rêveries et ses fantasmes. Au total, la mort de la mère, en provoquant l'éclatement de la cellule familiale, a engendré l'abandon de la paternité, de la sororité et de la réalité.

Comment réparer l'abandon originel ? comment arracher les deux jeunes protagonistes à leur réclusion volontaire ? Bref, comment les rebrancher sur la vie ? En provoquant des retrouvailles qui, douloureusement et progressivement, retissent le lien sororal. Et parce que la réunion du frère et de la sœur transite nécessairement par l'affrontement violent de deux modes de vie a priori étanches l'un à l'autre, le film adopte un style physique, multipliant les plans mouvementés et les images tourmentées, recourant le plus souvent à un montage cut très abrupt et faisant succéder plusieurs univers (celui de Boni, de ses copains, de Nénette, de la boulangère), nettement différenciés par des gammes de couleurs et de sons qui leur sont propres. En effet, l'installation impromptue de Nénette chez son frère perturbe le petit monde sensuel et fantasmatique de ce dernier, obligeant le jeune homme à revenir dans le réel. Pour rendre plus sensible encore ce quasi-traumatisme, la cinéaste adopte la plupart du temps le point de vue de Boni. Elle plonge alors le spectateur dans le champ du sensuel, évoquant les sons (le sifflement «érotique» de la cafetière), les odeurs (Boni, tout comme la boulangère, préfère conserver son odeur naturelle), le goût (domaine par excellence de la boulangère, source des fantasmes du garçon) et le toucher (il faut voir comment la pâte à pizza et la pâte à brioche sont malaxées amoureusement et suggestivement...) comme attributs

premiers du personnage de Boni. Claire Denis s'amuse même à faire de la boulangerie le temple de l'érotisme du jeune homme, s'attardant en très gros plan sur deux ou trois gâteaux chatoyants et débordants de crème, puis filmant en contrepoint la poitrine généreuse de la boulangère (voluptueuse Valeria Bruni-Tedeschi). Boni est essentiellement un être physique dont l'existence est pour ainsi dire réduite à celle de son corps, que la cinéaste filme à chaque instant de la journée et qu'elle nous montre littéralement souffrir, jouir, se gonfler, se vider, s'épanouir, s'épancher... On ne peut, dans ces moments d'extrême intimité, qu'être frappé par la complicité totale, et rare, qui lie la réalisatrice à son jeune comédien.

C'est dans cet univers charnel et narcissique, mais largement fantasmatique, que s'immisce Nénette qui oppose à son frère un cruel principe de réalité. Loin de Boni, qui s'offre à la caméra dans une nudité impudique, Nénette s'emmitoufle sous plusieurs épaisseurs de vêtements ; tandis que le jeune homme se perd dans la contemplation de son propre corps, Nénette nie ses fonctions physiologiques. Il faut voir avec quel dégoût elle constate que son frère ne change pas ses draps pour conserver son odeur. Surtout, elle refuse sa grossesse et préférera, en dernière instance, abandonner son enfant que d'assumer sa maternité. Pourtant, l'opposition radicale entre le frère et la sœur, devient peu à peu complémentarité. Si, dans un premier temps, Boni rejette violemment l'intrusion de sa sœur, il prend progressivement conscience de la gravité de sa situation et se met à remplir son rôle d'ainé. Que surgisse le père venu chercher Nénette, et Boni se fait protecteur, n'hésitant pas à tirer un coup de fusil sur ce père démissionnaire. La scène où Félix implore sa fille de la laisser lui parler et où celle-ci lui oppose un refus farouche suggère même (sans que la cinéaste le confirme jamais) que Nénette a été victime d'inceste. Raison

de plus pour que Boni prenne soin de sa petite sœur et contribue à reconstituer une cellule familiale définitivement éclatée.

Dès lors, la naissance de l'enfant de Nénette se pose à la fois comme finalité du film et comme mode de lecture de l'écriture de la cinéaste. Car la progression de **Nénette et Boni** relève presque de la procréation : de même qu'une grossesse est une histoire de fluides, de rencontre inouïe entre deux éléments opposés et pourtant complémentaires, le film de Claire Denis rend compte du long et douloureux cheminement au bout duquel un frère et une sœur, d'abord prisonniers de leur isolement, apprennent à s'aimer, déteignent l'un sur l'autre et finissent par former une troisième entité, ce qu'on peut appeler l'entité sororale. La fabrication du pain et le travail de la pâte à pizza illustrent physiquement cette transformation de la matière qui est au cœur du film: tout comme la farine et l'eau produisent le pain, la réunion de Nénette et Boni a rétabli le lien du sang, constitutif de la réparation de l'abandon originel. (...)

Franck Garbarz
Positif n°432

Du plaisir, il y en a tout de suite dans **Nénette et Boni**, et dans Boni tout spécialement, qui délire à temps plein sur le cul d'une boulangère, imaginant au fond de son lit et dans son journal intime (titré «Confessions d'un veau» avec une écriture de gosse, ça lui va bien) tout le plaisir qu'elle et lui pourraient mutuellement se donner. Ce fantasme, Claire Denis le prend tel qu'il est - un garçon-gamin qui fait des pizzas, excité par une fille-femme qui vend du pain - et avec tout ce qu'il a de moyen : les miches de la boulangère, la braguette bien chaude. Des mots chargés d'images qui ne peuvent débrider que l'imaginaire d'un puceau, mais qu'elle fait entendre, dont

elle répercute l'évidence et aussi le souffle, la tension physique, l'intimité. Dans cette fantaisie sexuelle de base - pas perverse, pas raffinée, pas névrotique, c'est-à-dire généralement nulle et non avenue du point de vue des (h)auteurs - l'œil de Claire Denis, plus curieux, moins désabusé que d'autres, trouve matière à un peu de mystère (le corps de Boni, drôle de zèbre à la fois virginal et sensuel, scruté comme une page blanche et comme un parchemin) et matière à fiction. Une fiction fantaisiste qui se nourrit de matières de toutes sortes. Littéralement : dévorer des yeux la boulangère, goûter le grain de sa peau rosée ou la lumière qui passe sur le corps doré de Boni, tout met ici le regard en appétit (ce bleu des murs de la cuisine, dans la maison de Boni, on en mangerait). Et comme ce qui se mange devient nourriture de l'esprit - la pâte crue que Boni pétrir frénétiquement ainsi que de la chair, les petites brioches cuites qu'il malaxe avec concupiscence -, cet appétit n'est jamais rassasié. **Nénette et Boni** n'est donc pas un film repu (il y en a tant), mais goulu, et en même temps gourmet : une cuisine exotique (chinoise de HongKong ?) où l'art des mélanges et des compositions raconte une idée, une envie, invente une excitation (des papilles). Et redonner du goût au goût, projet conséquent cinématographiquement parlant, c'est, pour **Nénette et Boni**, ne pas appliquer de recette scénarique, tout en gardant les ingrédients romanesques de la nature - celle du cinéma français.

Le fantasme de Boni - pas moins typique que son objet de désir : une boulangère à l'accent chantant se dessine sur un univers presque aussi traditionnel : trafics en tout genre dans la ville où le trafic fait partie du folklore local, Marseille, comédie humaine aux personnages éternels (et comédie tout court : le mari de la boulangère est un Américain aux airs de rocker, mais il était naguère, quand elle travaillait dans un bar, un marin du port). Ce fonds

romanesque français, Claire Denis l'utilise non comme un simple décor, une toile de fond, mais comme un fond de tableau : c'est la matière qui nourrit la composition, la couleur qui va donner du relief aux autres en s'y mélangeant - juste assez pour ne pas qu'elles se confondent. Car, alors, c'est une couleur un peu terne et conforme qui domine, comme quand le père de Nénette et Boni - Jacques Nolot, figure de magouilleur tout droit sorti de ce fonds romanesque qui, comme le fond du tableau, ne prend sa valeur (sa saveur) que par ce qui le recouvre -, passe au premier plan, se mêle au motif central où il ne fait que pâle impression. Et où il est d'ailleurs mal reçu, dans une scène qui s'étend assez mollement sur ses suppliques pour récupérer (l'amour de) ses enfants, mais qui a la bonne idée de les mêler à des offrandes saugrenues (de l'huile d'olive, des steaks et de la bisque de homard). Père nourricier dont Nénette et Boni ne veulent plus, nourritures que, probablement, ils ne mangeront pas (les hamburgers font leur affaire). Et on rejette, ici, comme on dévore : c'est une fonction vitale. Le film n'hésite pas à le pointer, concrètement ou métaphoriquement : Boni chie tout en pensant à la boulangère, le boulanger en a marre de «chier des croissants», Nénette, dit son frère, a été «chiée» par sa mère.

Nénette et Boni est une peinture sensible et intrépide (au sens d'expérimentale, quasiment) du cycle du vivant, matières vivantes, pulsions de vie et vie quotidienne entremêlées. Ce sujet peu commun, qui tire raisonnablement le film vers l'essai phénoménologique, Claire Denis lui donne corps de manière directe, limpide, dynamique, à travers une réflexion dont la thèse est tout simplement le très vivant Boni, et l'antithèse, la petite Nénette. Nénette qui a fait une croix sur la vie, et ce n'est pas une image : enceinte, elle va accoucher «sous X» d'un enfant qu'elle ne veut pas garder, et qui n'aura pas son nom. Cette négation de la vie qu'elle porte, c'est

aussi une image forte : Nénette, dans l'eau d'une piscine vaguement amniotique, son corps masqué par un grand tee-shirt. Ou ce plan : Nénette devant la maison de Boni, son corps barré par un mur. En donnant à voir de la sorte ce qu'elle nous donne à comprendre, Claire Denis tient à distance la peinture sociale, sans pourtant rester sur le quant-à-soi d'un langage visuel éthéré : sociologiquement, **Nénette et Boni** a son mot à dire, et parle avec justesse de cette jeunesse qu'on a baptisée parfois la «génération X», celle de l'avenir obstrué, du «désarroi déjà roi» chanté par NTM. (...)

Filmographie

Chocolat	1988
S'en fout la mort	1990
Le veilleur	1993
Boum boum	1994
US go home	
J'ai pas sommeil	
Nénette et Boni	1996
Beau travail	1999
Trouble every day	2001

Documents disponibles au France

Revue de presse
Cahiers du cinéma n°501, 506, 510, 538
Positif n°432

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com